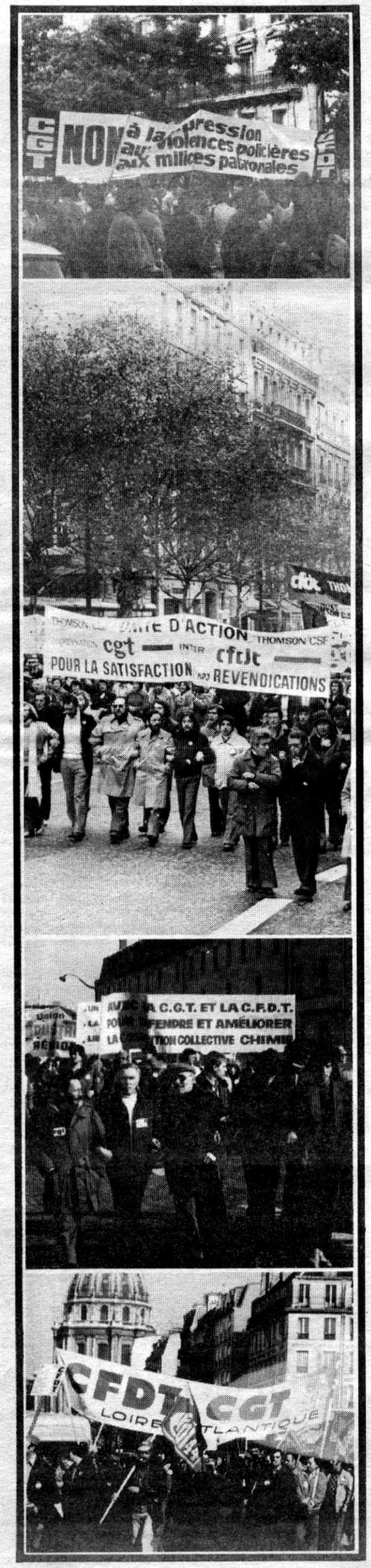

Développer l'action, conquérir l'unité

L'offensive anti-ouvrière de la classe capitaliste se poursuit sur une grande échelle.

Main dans la main, gouvernement et patronat rognent le pouvoir d'achat, freinant la progression des salaires alors que la hausse de prix a atteint en 1 an 14,4%. Les licenciements succèdent aux licenciements, touchant tous les secteurs de la production. Le nombre des 2 millions de chômeurs est une réalité et le VIIIe plan annonce la couleur : 2 millions et demi!

Les droits conquis de haute lutte sont remis en cause : le droit à la santé, les retraites, la limitation de la durée hebdomadaire du travail, les statuts dans la fonction et le secteur publics.

Ils veulent faire payer aux travailleurs les restructurations que leur propre crise leur impose.

Mais l'attaque n'est pas seulement économique. Pour avoir les mains libres, il faut désorganiser la classe ouvrière, amoindrir sa capacité de riposte. Les restructurations jouent aussi leur rôle à ce niveau : ce sont des bastions organisés que l'on démantèle, c'est une mémoire collective, une expérience, une conscience que l'on veut supprimer.

Au travers du chômage, de la multiplication du travail intérimaire, des contrats à durée limitée, des statuts précaires, de la pratique de la sous-traitance, de l'incitation au racisme, de la discrimination envers les femmes, les jeunes et les immigrés, c'est l'unité et donc la capacité combative de la classe ouvrière qui est touchée.

Les attaques répétées contre le droit de grève et les libertés syndicales, la réforme Peyrefitte du Code pénal, l'utilisation systématique de tout l'arsenal répressif policier et judiciaire, complètent l'attaque au plan des libertés. L'offensive bourgeoise est donc aussi pleinement politique.

La classe ouvrière a trop de poids en France. C'est devenu avec la crise un handicap sérieux pour le capital. Ne l'avoue-t-il pas lorsqu'il prône le modèle social allemand où le mouvement ouvrier est englué dans les pratiques les plus ouvertes de la collaboration de classe.

Oui, la bourgeoisie veut à la fois mettre à genoux le mouvement ouvrier et faire payer sa crise aux travailleurs.

La classe ouvrière doit faire face. Et faire face c'est lutter.

La lutte des travailleurs n'a jamais cessé. Elle s'est faite plus difficile et a perdu en ampleur, c'est vrai. Mais elle existe et il faut en voir toute la portée.

Nous l'avons toujours dit: la lutte, et seule la lutte, paie. Et bien elle paie encore aujourd'hui. Certes la bourgeoisie est à l'offensive et pour la classe ouvrière la tendance générale est au reflux. Elle se bat le dos au mur et elle encaisse des coups. Mais pour autant pouvoir et patronat ne font pas tout ce qu'ils veulent. Ils ont dû reculer sur la Sécurité sociale. Ils n'ont pu faire sauter le verrou de la loi de 1936 sur la durée hebdomadaire du travail. Si le pouvoir d'achat est en baisse, il l'est moins qu'ils le souhaiteraient; les déclarations du CNPF en font foi. Tout cela démontre le poids de la mobilisation, de la lutte des travailleurs, celui du mouvement ouvrier dans notre pays.

Il n'y a pas d'autre voie que le développement de cette mobilisation, que l'appel à la lutte.

Vaincre le pessimisme et l'attentisme dans les rangs ouvriers

Les difficultés engendrent le doute, le pessimisme, le défaitisme. Cela conduit à ne pas voir les possibilités et le poids de la lutte. Certains renoncent au travail militant, sombrent dans l'inaction.

Les désillusions devant l'échec de l'union de la gauche, la conscience nouvelle de l'absence de perspectives immédiates de changements véritables, le poids de la division syndicale alors que l'aspiration profonde est à se serrer les coudes, concourent à renforcer le découragement, le renoncement.

Cela fait l'affaire de la bourgeoisie.

Pour plus de sûreté, elle en rajoute. Elle développe une offensive idéologique de grande ampleur contre le marxisme, le socialisme. Il faut que les travailleurs doutent de tout, et particulièrement de la possibilité d'en finir avec l'exploitation capitaliste.

Il ne faut pas le nier, cette campagne a un certain impact, beaucoup de militants sont touchés. Le pessimisme est là et l'inaction s'installe. Il y a là une importante lutte à mener.

Le mouvement des masses connaît des phases de montée et d'autres de reflux. La place des militants est de guider, de précéder le mouvement, pas d'être à la traîne. Nous vivons le reflux, eh bien la tâche est claire : colmater les brèches, maintenir et renforcer les organisations de la classe ouvrière; mobiliser toutes les énergies en menant la bataille des idées, il faut assainir, ne pas laisser le champ libre à l'adversaire de classe; il faut organiser la riposte en l'adaptant au niveau de mobilisation des travailleurs.

C'est le travail à contre-courant. Comme tel il est difficile mais indispensable. Il faut vaincre le pessimisme, l'attentisme dans les rangs ouvriers.

Un «réalisme» en forme d'impasse

Il y en a qui insistent : il faut s'adapter à la période, tenir compte des difficultés. Fort juste, mais que proposent-ils? D'être réaliste, d'accepter la politique du capital et d'essayer d'en tirer quelque avantage.

Ce n'est pas là une nouveauté. C'est un très vieil air bien connu du mouvement ouvrier. C'est la rengaine de la collaboration de classe.

En période de montée des luttes ceux qui l'entonnent sont rares. On ne les écoute pas. Mais à chaque reflux, le chœur grossit. On entend bientôt plus que lui. A la radio, à la télé, c'est le matraquage : ils veulent en faire un tube!

Franchement non, pour les travailleurs la solution n'est pas là. Elle est dans le refus de la politique du capital. Le chemin apparaît plus difficile mais il ira s'élargissant. L'autre voie, c'est l'impasse.

Nous ne sommes pas contre les compromis. Mais ils ne sont bons que sur la base du rapport de force qu'établit l'action de classe. C'est le seul réalisme que l'expérience ouvrière connaisse.

Réaliser l'unité, c'est l'objet d'une lutte

Il faut lutter. Mais comment?

On ne peut agir aujourd'hui comme si l'on vivait une montée des luttes. Ce n'est pas en inventant des «mouvements montants de très haut niveau» que l'on concourt à les susciter. Au contraire, ne pas tenir compte de la réalité du reflux, c'est courir le risque de l'isolement, du manque d'efficacité, c'est s'exposer à la répression, c'est susciter en réaction le pessimisme lorsque les objectifs, fixés trop haut, ne peuvent être atteints.

C'est pourquoi nous disons : agir avec détermination, oui, mais garder les pieds sur terre et accorder nos propositions d'action à la mobilisation des travailleurs.

Tôt ou tard, la question de l'unité apparaît pour ce qu'elle est : décisive. On ne la résoud pas correctement et seule une partie des travailleurs est dans l'action. Et le rapport de force est diminué d'autant.

Par expérience les travailleurs l'ont compris au point que l'absence d'unité syndicale nuit à leur mobilisation.

Quand nous parlons d'unité, nous parlons d'abord de cet accord profond qui s'établit sur les revendications réelles. Oeuvrer à l'unité c'est fondamentalement travailler à dégager les principales revendications, à mobiliser autour d'elles. Différents courants partagent la classe ouvrière.

Les militants agissant sur des positions de classe ont toujours œuvré au rassemblement de tous dans un syndicat unique selon la conception du syndicalisme de classe et de masse.

Mais la bourgeoisie a suscité la division du mouvement syndical. Et de nombreux travailleurs ne sont pas syndiqués.

Réaliser l'unité, c'est dépasser cette situation. C'est l'objet d'une lutte. Il faut contraindre les courant influencés par les idées de la bourgeoisie à reconnaître la réalité des revendications et la justesse des propositions d'action.

Un seul moyen pour cela : la pression des travailleurs mobilisés. Dès lors l'alternative est simple. Ils s'isoleront ou se rallieront au mouvement. Dans ce cas c'est l'unité d'action. En retour, elle favorise la mobilisation.

Ainsi, le travail à l'unité est une lutte, et cette lutte doit être permanente. Le rôle décisif pour réaliser l'unité d'action est joué par la masse des travailleurs.

C'est l'unité par la base, solide, sur les positions des masses ouvrières alors que l'unité par le sommet ne pourrait résulter que de compromis défavorables aux intérêts des travailleurs.

Le PCML, ses militants, ont toujours mis en œuvre et défendu cette conception. Ils l'ont fait alors que la pratique courante était celle de l'unité par le sommet. Ils continueront alors que la désunion se fait chaque semaine plus profonde.

Le développement des idées de collaboration de classe a rendu le combat pour l'unité difficile, mais cela ne saurait excuser les comportements anti-unitaires.

L'ennemi n'est pas l'autre syndicat, c'est le gouvernement et le patronat. Il n'y a pas d'intérêts plus importants que de s'unir entre travailleurs face aux Giscard-Barre-Ceyrac.

Alors, toujours et résolument, nous disons :

Unité à la base, dans l'action et pour l'action.

Jean-Paul BERQUIN